

MARIA VAN RYSELBERGHE A CABRIS

par

Fred LEYBOLD

En ce temps-là, nous louions chaque été, à Saint-François, une vieille maison provençale accrochée dans les Alpes grassoises, où l'on ne pouvait accéder que par un sentier à peine carrossable. Autour s'étagait un "terrain en planches" aux limites imprécises, à peu près retombé en friche. La vue portait sur la mer, le ciel et les oliviers, à l'infini. Femme et enfants y vivaient nus pendant les deux mois de juillet et août, dans le silence crissant et la splendeur de l'été.

La propriété appartenait à un vieux couple sarde, Vincenzo et Maria, déposé à Grasse par les hasards du reflux, où ils attendaient distraitemment la Miséricordieuse en jouant aux cartes. Non loin de là, Maria Van Rysselberghe vivait encore à La Messuguière, la maison de Mme Mayrisch, sur le territoire de Cabris. Les deux communes sont contiguës, mais séparées par une quasi-falaise vertigineuse, Cabris étant à environ 550 mètres d'altitude, Saint-François à quelque 250. On passe de l'une à l'autre, soit, commodément, par une route longue de quelques kilomètres qui fait d'immenses détours pour s'élever en pente douce, soit par un sentier préhistorique, envahi de ronces, coupé de fondrières, effondré par endroits, déjà pratiquement inutilisable à l'époque, qui grimpe de trois ou quatre cents mètres en quelques hectomètres, c'est-à-dire avec une pente moyenne de quarante-cinq degrés. Ce fut, paraît-il, la seule route des piétons et de l'aumaille de l'antiquité au haut Moyen âge. Puis la carriera se transforma en caraye et ne servit plus qu'aux moutons, deux fois par an. On y a tué le dernier loup "juste avant la Guerre-Quatorze". Entre Saint François et Cabris, elle gravissait encore la falaise dans les années cinquante-six, cinquante-sept, cinquante-huit. J'y fus mené la première fois par mon vieux

compagnon François Simonetti, marcheur au jarret d'acier et au cœur de bronze. La caraye traversait une propriété privée et s'élevait pied à pied le long de la montagne. Chaque arbre servait d'appui. François en connaissait tous les détours, les moindres rochers. Il y avait, dans le recoin d'un terre-plein, une source minuscule qui débitait un filet d'eau gros comme une patte de moineau; mais on ne pouvait en boire que si l'on connaissait la prière préservant des maléfices. La formule étant perdue depuis belle lurette, personne n'en buvait plus; de toute façon, nul ne passait par là; en outre, personne ne connaissait l'existence de la source. François mort, il n'y a plus que moi qui sache. Mais j'ai oublié l'endroit.

Avons-nous, lui et moi, fait connaissance de Maria Van Rysselberghe à Cabris même? Ou plutôt dans une maison amie? Mais dans quelles circonstances? Quels ont pu être nos rapports? Un jour, elle m'a fait visiter La Messuguière. J'ai demandé à voir la chambre qu'avait occupée Gide, mais il y avait quelqu'un qui y faisait la sieste. En Provence, on ne plaisante pas avec l'heure de la sieste. Nous sommes restés dans la bibliothèque. En été, on ne peut pas tenir dans le belvédère. Une autre fois nous avons fait des photos dans le jardin. Je les ai encore. Mais elle n'a pas voulu y figurer. Je ne revois bien que sa taille et ses cheveux. J'ignorais qu'on l'appelait "la Petite Dame". Une autre fois encore, je lui ai apporté la traduction en français d'un récit, non en provençal, mais en patois. Est-ce elle qui l'avait demandé? Négligent et oublieux, je n'ai rien noté. Même pas le récit. Peut-être est-il toujours dans un tiroir, chez sa fille. Elisabeth et Pierre Herbart, je me les rappelle bien. Converser avec Elisabeth était difficile; mais avec Pierre, le verre en main, c'était toujours un vrai plaisir, sauf à la fin.

Finalement, qu'est-ce que tu as à nous raconter sur Maria Van Rysselberghe? A peu près rien; juste quelques mots pour l'évoquer un instant sous le soleil méditerranéen. Adieu, voisine.